

LES SORCIERS AFRICAINS

SCÈNE SCIENTIFIQUE

Les *Missions Catholiques* ont publié une très intéressante étude, due au R.P. Trilles, missionnaire de la congrégation du Saint Esprit, sur la sorcellerie chez les Fang.

Nous lui empruntons aujourd'hui le récit d'une scène qui montre jusqu'à quelle rage infernale le démon pousse en certaines circonstances, ceux qui se font ses intermédiaires dans ces malheureux pays.

Les sorciers sont-ils convaincus ? se demande le R. P. Trilles.

Voulez-vous que je vous avoue franchement mon idée ? Eh ! bien, la question me laisse perplexe. Qu'il y en ait de bonne foi, la chose pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute. Qu'il y en ait des naïfs ? Cela va sans dire. Des exploiters de crédulité publique ? Ils le sont tous ! Mais, ce que l'on peut affirmer sans crainte, c'est que les chefs surtout savent parfaitement le rôle qu'ils jouent, et, en s'opposant au bien que leur apporte le missionnaire, ils combattent sciemment le combat du mal.

Voici une scène qui se passa au village de mon catéchiste Ambroise Ndotuma. A peine étions-nous arrivés

dans l'abène, Ambroise vint me prévenir que, dans le village, une femme était dangereusement malade ; mais que son mari était féticheur.

Par bonheur, quand je pénétrai dans la case où gisait la malade, son mari n'était pas là. Vite, je l'instruisis de mon mieux ; elle m'écoutait au reste avec plaisir ; et, quand enfin je lui proposai le baptême, elle y acquiesça facilement.

Et comme je me préparais à faire couler sur son front l'eau régénératrice, soudain son mari rentre à l'improviste. D'un coup d'œil, il a saisi la scène ; sa fureur est indescriptible, il se jette sur moi, le couteau à la main. Puis, se ravissant, il me saisit le bras, et m'entraînant dehors :

— Viens, *minissé* ! s'écria-t-il.

Si rapide avait été son acte qu'avant d'avoir prononcé une parole, déjà j'étais dehors, entraîné loin de la case.

— Ma femme est bien malade ?

— Oui, très malade.

— Va-t-elle mourir ?

— Je le crois.

— Moi, j'en suis sûr, l'Esprit me l'a dit. Tant mieux, d'ailleurs.

— Pourquoi ?

— Ceci est mon affaire. Mais, dis-moi, que lui ap-

prenais-tu ? le moyen d'être heureuse après sa mort, n'est-ce pas ?

— Oui précisément.

— Je le sais, je sais que, vous autres blancs, vous n'avez pas le même Dieu que nous. Après la mort, quand on a été bon, ce Dieu vous emporte avec lui ; mais si l'on a été mauvais, si l'on a volé, tué, ou voulu tuer, il vous punit d'une manière terrible, d'un châtiement qui ne finira jamais. Est-ce bien cela ?

— Oui certes.

— Bien, maintenant, je vais aller retrouver ma femme. Reste ici.

— Pourquoi ne me laisserais-tu pas la voir, la consoler, adoucir ses derniers moments ?

— C'est vrai, tu es bon, toi *minissé*. Et bien ! attends ; tout à l'heure je viendrai te chercher.

Et il s'éloigna... En moi-même je remerciai le bon Dieu d'une conversion si subite et si inespérée.

Une heure, deux heures se passent. Le féticheur revient enfin, et me faisant signe de la main :

— Viens, *minissé*, me dit-il, ma femme t'attend.

Je le suis, et, derrière lui, j'entre dans la case. Elle était sombre, et, au premier moment, mes yeux ne distinguèrent rien dans l'obscurité.

Sur le lit, une forme vague, immobile. J'approche ; sur le sol humide, boueux, mes pieds glissent, je tombe,



Mme et M. Labori, défenseurs de Dreyfus



M. Casimir Perier, se rendant au procès



Lieutenant-colonel Picquart

LE PROCES DREYFUS

et machinalement essuie à ma soutane blanche mes mains souillées. A la tête du lit se tenait le féticheur. Sur la couche funèbre, la femme était étendue sans mouvement ; je l'appelle, pas de réponse, je lui prends la main, elle est froide, et au même instant, horreur... me penchant sur elle, je trouve un poignard enfoncé dans son sein jusqu'à la garde.

— Rien à faire, va, elle est morte, et bien morte, me dit le mari en ricanant.

Je l'accable de reproches.

— Ecoute, me dit-il, cette femme que tu vois, je la haïssais ; je la haïssais, m'entends-tu ? car elle avait mangé mes deux petits enfants, elle leur avait mangé le cœur et la tête. Et moi, j'aurais pu la tuer alors ; mais mon Dieu m'a ordonné d'attendre ton passage " car, m'a-t-il dit, la vengeance sera plus belle. " Et maintenant, réponds-moi : avec ce baptême, dont tu parlais, ma femme aurait été au ciel, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! je l'ai tuée avant que tu le lui donnes pour qu'elle tombe dans l'enfer éternel.

— Tu t'es trompé, car si, avant de mourir, elle a désigné le baptême...

— Je le sais, je sais cela ; mais, dis-moi, quand on meurt après avoir tué quelqu'un, où va-t-on ?... En enfer ? Toujours ?

— Non, pas toujours, car on peut se repentir avant.

— Et si on meurt en tuant ou en voulant tuer ?

— Je ne sais pas ; Dieu est si bon !

— Eh ! bien, écoute ce que j'ai fait. J'ai voulu que cette femme allât brûler dans cet enfer dont tu parles, cette femme que je hais. Et alors, quand je suis revenu ici, je l'ai injuriée, battue, frappée. D'abord elle n'a rien dit ; puis elle s'est fâchée et, quand je l'ai vue bien en colère, je l'ai raillée de sa faiblesse et, comme elle cherchait une arme pour m'en frapper, lui mettant un couteau entre les mains : " Frappe-moi donc, " lui disais-je, et au moment où elle l'essayait en effet, moi, je l'ai poignardée et tu vois, elle est tombée raide là où tu as glissé...

Et c'était vrai, ce n'était pas dans la boue que je marchais, mais dans le sang et, sur ma soutane, deux rouges empreintes étaient marquées.

— Que dis-tu de ma vengeance, *minissé* ?

— Dieu seul connaît le sort de ta femme.

— Je le saurai ce soir ; je le demanderai à mon Dieu.

Oui, je le lui demanderai et il le dira... Va-t-en.

Plein d'épouvante, je sortis, non cependant sans avoir jeté une dernière bénédiction sur ce pauvre corps, dont l'âme, qui sait ? était peut-être régénérée.

Dans la nuit noire, quelques heures après, la voix du maudit se faisait entendre.

— Elle y est, *minissé*, pour toujours, toujours, toujours !...

JEANNE ET BOB

Jeanne et Bob sont deux vieux amis. Jeanne est une petite fille et Bob est un gros chien. Ils sont du même monde ; ils sont tous deux rustiques : de là leur intimité profonde. Depuis quand se connaissent-ils ? Ils ne savent pas. Ils n'ont ni envie ni besoin de le savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde tel qu'il leur apparaît est jeune, simple et naïf comme eux. Jeanne y voit Bob et Bob y voit Jeanne tout au beau milieu.

Bob est beaucoup plus grand et plus fort que Jeanne. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête. Il pourrait l'avaler en trois bouchées. Mais il sent qu'une âme subtile est en elle et que, pour frêle qu'elle est, elle est précieuse. Il l'aime et l'admire. Jeanne, de son côté, trouve Bob admirable. Elle connaît qu'il est fort ; et, femme, elle admire la force. Elle observe qu'il a pénétré, dans la nature, beaucoup de secrets qu'elle ignore, et que l'obscur génie de la terre est en lui. Elle le voit énorme, grave et doux. Elle le vénère comme, dans les temps anciens, les hommes vénéraient des dieux agrestes et velus.

ANATOLE FRANCE.